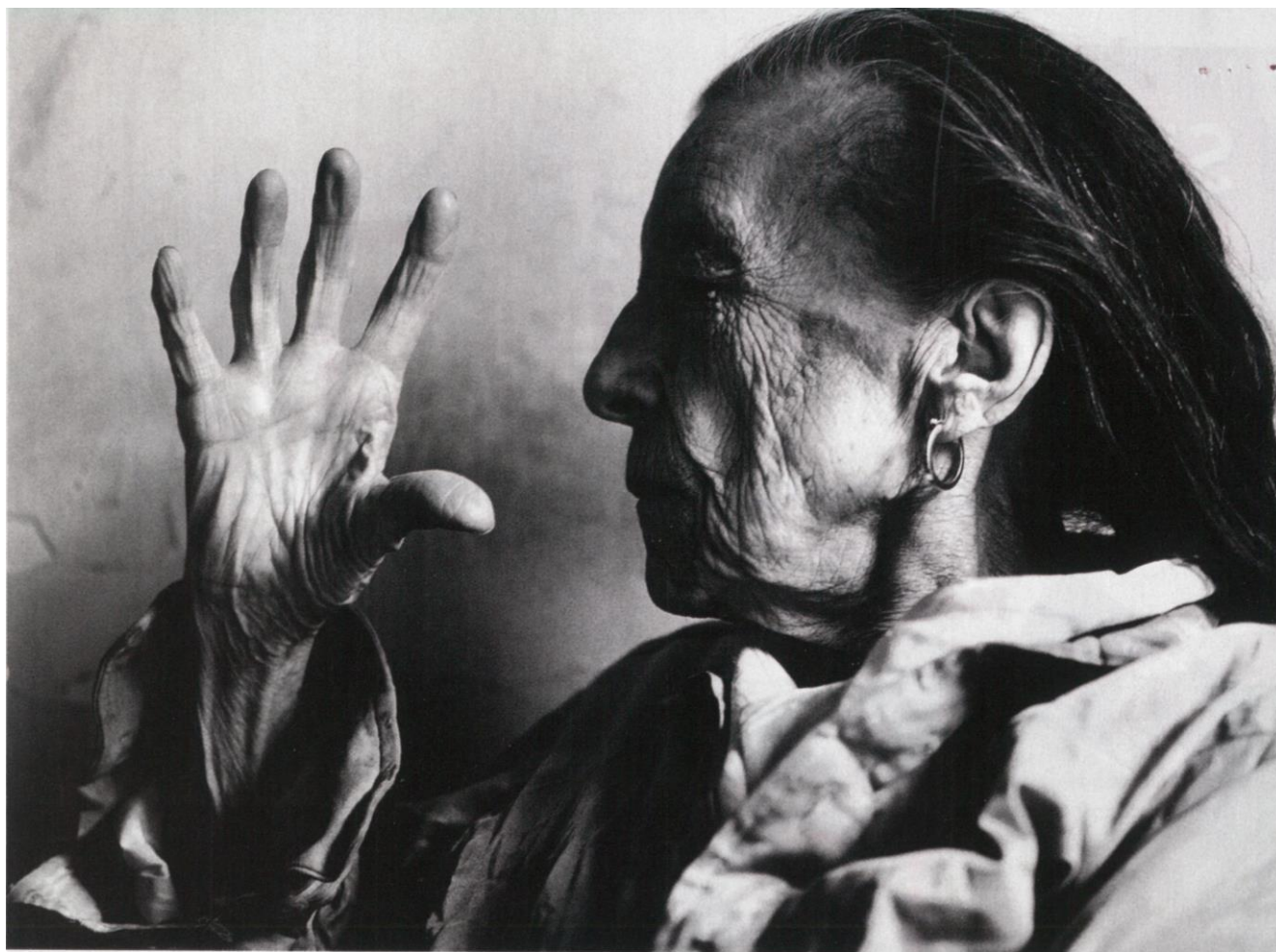


Télérama
12-18 juin 2010



La dresseuse de monstres

Mêlant l'art à la provocation, Louise Bourgeois a fait de son enfance et de son inconscient des sculptures. Monumentales et bouleversantes. Itinéraire d'une artiste hors normes.

Cela se passait le dimanche. Louise Bourgeois recevait quelques artistes débutants, des admirateurs, parfois des journalistes, dans sa petite maison de Manhattan, à New York. Dans une pièce où la fenêtre donne sur l'arrière d'un de ces immeubles en briques rouges dotés d'un escalier de secours zigzaguant, duquel on s'attend à voir descendre Marlon Brando jeune; dans cette pièce sans qualité, donc, seulement meublée d'étagères chargées de boîtes en carton, un assistant installait le petit monde sur des tabourets disposés en arc de cercle. Il y avait au centre une chaise haute face à un pupitre, et sur le pupitre une badine. Et les visiteurs attendaient, sirotant le verre de whisky que leur offrait l'assistant. Ils attendaient une heure, parfois deux

LA SCULPTRICE ET PLASTICIENNE LOUISE BOURGEOIS HOMMAGE

heures, en contemplant les murs gris crasseux et lépreux s'écaillant et les centaines de feuilles, mots, dessins, coupures de presse, machins punaisés çà et là. Puis enfin Louise entrain et observait, un sourire ironique au coin des lèvres, son installation hebdomadaire.

Le rite de la punition collective

(« l'installation » aurait pu s'intituler ainsi puisque Louise Bourgeois, une fois assise derrière son pupitre, jouait à l'institutrice, humiliant le visiteur, le menaçait même parfois de sa badine), ce rite commence au milieu des années 1970. Il suit de peu la reconnaissance de l'œuvre aux Etats-Unis, due aux qualités de sculpteur de Louise, bien sûr, mais aussi, et surtout, à son engagement, à partir du milieu des années 1960, dans les mouvements féministes, et à ses performances radicales – *A banquet/A fashion*, notamment, en 1978, dans laquelle elle apparaît vêtue d'une robe couverte de formes mammaires, dont celles du bas, plus longues, évoquent des pénis. La reconnaissance est donc tardive : lorsqu'elle reçoit sa première commande publique pour un building de Manchester dans le New Hampshire, en 1978, l'artiste a déjà 67 ans.

Et soudain l'histoire, son histoire, s'accélère. Les trente années suivantes vont faire de Louise Bourgeois l'une des plus grandes figures de l'art contemporain américain – car Louise, née à Paris en 1911, est bien américaine, officiellement depuis 1951, officieusement depuis son installation dans ce pays avec son mari, l'historien d'art Robert Goldwater, en 1938. Elle le devient l'année du décès de son père, Louis, qu'elle détestait. De cet homme, elle a beaucoup parlé : autoritaire, pervers, volage, couchant avec la nurse anglaise installée dans la maison familiale, il l'effrayait beaucoup. Plus tard, à travers des objets (manteau, main, fioles diverses) souvent phalliques mis dans ses installations (les *Cells*), elle en a fait un personnage de fiction suscitant une émotion singulière, où se mêlent le dégoût, la violence et la fascination. Elle l'a apprivoisé, éloigné, suffisamment pour jouer à lui ressembler tous les dimanches.

C'est là l'une des particularités de l'artiste Louise Bourgeois : la fiction

A voir

Louise Bourgeois, documentaire de Camille Guichard, 1993.

Dans son atelier de Brooklin, l'artiste explique son travail.

A retrouver au prix de 19,99 € sur <http://boutique.telerama.fr>

autobiographique. Toute son œuvre se rapporte à son statut de femme et à des éléments de sa vie, de son enfance, des lieux de son enfance (la maison paternelle de Choisy-le-Roi, celle des grands-parents à Clamart, le lycée Fénelon où elle étudia), des personnages de son enfance. L'une de ses premières sculptures, par exemple, un bois peint daté de 1947, s'intitule *L'Aveugle guidant l'aveugle*. Elle trouve son origine à la fois dans un jeu auquel Louise s'adonnait avec sa mère ou avec son père, et dans une sculpture en bronze qu'elle aimait beaucoup, représentant *Œdipe aveuglé guidé par sa fille Antigone*, dressée au pied du grand escalier du lycée Fénelon. Or *L'Aveugle guidant l'aveugle* est aussi une sculpture abstraite, rouge et noir, préfigurant l'art minimaliste et évoquant une sorte d'animal doté de quatorze pattes en forme de piques, assez proche d'une œuvre d'art primitif dont son mari était un spécialiste.

Louise Bourgeois a donc toujours nourri son œuvre de sa propre histoire, tout en prenant soin de poser çà et là des leurres et d'entretenir l'ambiguïté. Ainsi la paix avec sa mère, morte en 1932, sera signifiée par un tableau peint juste après son installation aux Etats-Unis et intitulé

Réparation (1938-1940). Mais la mère, par la suite représentée dans les installations, les *Cells*, par des objets renvoyant à un statut de victime, réapparaît au milieu des années 1990 sous la forme d'une araignée géante en bronze (la série des *Spiders*), dont la signification reste ambivalente. A la fois protecteur (il mange les moustiques, dit-elle) et étouffant, l'animal a une activité (tisser la toile) qui se rapporte au métier de la mère (restauratrice de tapisseries), métier un temps imposé à Louise contre sa volonté. Une seule certitude demeure : les *Spiders* resteront dans l'histoire de la sculpture comme des œuvres majeures. Elles poursuivent merveilleusement le bestiaire (*La Fourmi, La Mante*) de Germaine Richier (1902-1959) – elles en ont l'élégance des courbes, la nervosité des arcs brisés, la puissance des tensions et la suavité des relâchements ; mais elles s'en démarquent par ce que l'on pourrait appeler le vocabulaire de Louise Bourgeois, ces globes de verre ou ces cages grillagées formant leurs abdomens dans lesquels l'artiste place les objets du désir, sujet central de ses fictions.

Car l'histoire familiale finirait par nous faire oublier qu'il s'agit ici, avant tout, que ce soit à travers les cages grillagées (les *Cells*) dans lesquelles se déroulent de mystérieuses et dramatiques histoires, les figures arquées, les poupées et les têtes en tissu, ou les araignées géantes ; qu'il s'agit avant tout de sculptures. Et que ces sculptures, souvent bouleversantes, parlent de nous, de notre désir, de la vie, du sexe, de l'amour et de la mort. Quant à la punition collective du dimanche (depuis quelque temps déjà disparue) dans la petite maison de Manhattan, loin de n'être qu'une anecdote truculente sur Louise la facétieuse, elle nous en dit beaucoup sur la quête de liberté et de l'artiste et de la femme, car elle n'a jamais châtié, superbe leçon !, que ceux qui acceptaient de s'y soumettre ■

À TROUVER : OLIVIER CENA

À GAUCHE : LOUISE BOURGEOIS, PHOTOGRAPHIÉE PAR ANNIE LEIBOVITZ EN 1997.

LES ARAIGNÉES GÉANTES : UNE RÉFÉRENCE À SA MÈRE, TAPISSIÈRE.

